

Un nom comme symptôme *

Marianne LATEULE

« L'AE ou analyste de l'École, auquel on impute d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche, ou du moins sur la brèche de les résoudre ¹. » Vous avez reconnu la citation de Lacan dans la proposition du 9 octobre 1967. La tâche qui m'est impartie est ardue, mais je vais essayer quand même.

L'entrée dans la cure comme la sortie avaient mobilisé de façon différente la question du nom ou plutôt des noms. Le Nom du Père, le nom propre, voire le prénom s'articulaient à l'impensable de la mort (avec la disparition d'un homme, véritable figure paternelle pour moi), mais aussi à l'impensable de la vie, celle que l'on donne à un enfant. C'est sous la forme d'un effondrement dépressif que se présenta alors le symptôme.

Le contexte de la sortie se déroula en quatre temps :

- le départ dans la vie d'un enfant ;
- la perte d'un père, mais le mien cette fois ;
- un dire sous la forme d'un aveu adressé au partenaire de vie ;

- un rêve dans la cure : « Une mère et sa fille font la cuisine, l'une tue des enfants que les deux s'appêtent à manger. » Un reste de culpabilité, toujours dans le rêve, saisit la rêveuse sous la forme du doute : dénoncer ou pas l'infanticide.

Ces quatre temps ont précipité, tel un phénomène chimique, la fin, sinon de la cure, du moins de ce que j'appellerai aujourd'hui la fin d'un amour, celui du transfert.

Marianne Lateule, <marianne.lateule@wanadoo.fr>

* Intervention prononcée lors de la journée « La passe profane » qui s'est tenue à Toulouse le 14 octobre 2007 à l'initiative de l'APIL.

1. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 244.

Ce dénouement m'avait surpris par son caractère d'évidence et sans retour. Comment était-ce possible ? L'analyse était-elle terminée ? C'est pour tenter de répondre à ces questions que j'ai demandé à faire la passe. La passe n'a pas répondu à ces questions dans le temps de la procédure, mais sans la passe, aucune élaboration de ces quatre temps n'aurait été possible. Je tente donc une lecture après coup.

Ces quatre moments ont introduit une dimension nouvelle de la perte. Au-delà du deuil, un manque plus radical, celui du réel pourrait-on dire, et non plus du sujet, s'est fait entendre, délivrant un élan de vie et de liberté nouvelle :

– dans le rapport au partenaire d'une part : l'aveu « j'ai repris une analyse » fait au partenaire de vie fit séparation non entre l'analysant et ce partenaire comme je l'avais redouté, mais entre l'analysant et l'analyste, ce qui n'était pas prévu ;

– dans le rapport mère-enfant d'autre part : le rêve, loin d'être un cauchemar, provoqua un soulagement majeur, comme une sorte de point d'arrêt à la demande de sacrifice, demande incarnée jusque-là par un autre maternel que j'avais construit tout dévorant d'amour.

La voix de l'amour dont j'avais fait une cause absolue est devenue moins mordante, laissant la place à une voie pour les mots d'amour, amour avec un petit a et non plus avec un grand A.

Cela dit, un bout demeure encore actif, comme un reste en attente d'interprétation, un reste de jouissance, dans l'autre partie du rêve – la dénonciation ou pas de l'infanticide. Au colloque de Biarritz sur le thème du féminin, Pierre Bruno nous rappelait que « l'infanticide est à prendre comme Freud appréhende le parricide : un acte dont le réel dépasse la facticité, ce qui fonde l'occurrence dans le mythe ou la fiction ² ». Cette question de l'infanticide très vivace dans le rêve m'invite à interroger autrement la structure du désir, dans un au-delà du phallus, un au-delà du désir de la mère, sans aucun doute de l'ordre du féminin, voire du désir de l'analyste.

Un autre temps : la passe et la nomination.

Dans le récit aux passeurs, une phrase interrogative jamais articulée comme telle avait surgi, venant dévoiler le point d'appui, point dans le symbolique, sorte de S1 qui faisait tenir mon existence. Cette phrase faisait écho aux vaincus de la guerre civile espagnole, dont les noms mêmes ont été effacés de la mémoire collective. C'est dans le temps de la passe que cette phrase a été dite, mais ce n'est que dans l'après-coup du témoignage et de la nomination que je peux la lire comme un point limite

2. P. Bruno, « L'infanticide », dans *Le féminin peut-il renouveler le lien social ?*, APJL, 2007, p. 125.

faisant apparaître à la place du vide éprouvé alors un espace où un savoir nouveau pourrait se déployer.

Ce point limite, incarné dans l'énoncé « être espagnole », constituait le reste du montage œdipien où la charge fantasmatique se réduisait comme peau de chagrin. Ni point d'horreur, ni point d'exception, ce trait de l'Autre, je peux m'y reconnaître même s'il ne me représente pas tout à fait.

La nomination est venue, comme en écho, redoubler ce point vide éprouvé dans la passe, vide qui peut-être vient dire en silence le défaut du langage et du symbolique. Ce nouveau nom, analyste de l'École, devenait aussi étrange, presque aussi dépourvu de sens que le « être espagnole » ou « être analyste ».

Ce titre, après un temps de satisfaction non dissimulée, m'a beaucoup embarrassée. Le nom d'AE avait occupé la place que le passant s'était efforcé de vider. J'étais encombrée d'un nom, comme on peut être encombré par un symptôme gênant. De ce point de vue, la fin de l'exercice d'AE est un allègement. Allègement sensible dans le rapport au savoir qui était constitué comme un tout imprenable et sans aucune prise.

Depuis le témoignage, le travail d'écriture m'apparaît comme un outil précieux dans des mains encore malhabiles, mais susceptibles de creuser dans la roche du savoir des petits bouts coincés entre deux langues, la langue maternelle, l'espagnol, et la langue d'adoption, le français.

Finalement, je crois pouvoir dire aujourd'hui que ce n'est pas fini.